

Neveurmagne

Robert Lévesque

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2019). Neveurmagne. *Liberté*, (325), 13–15.

Neveurmagne

La bibliothèque de Robert Lévesque, c'est bien connu, est infinie – et nous trouvons plaisir à l'inviter, chaque numéro, à en déballer une petite part.

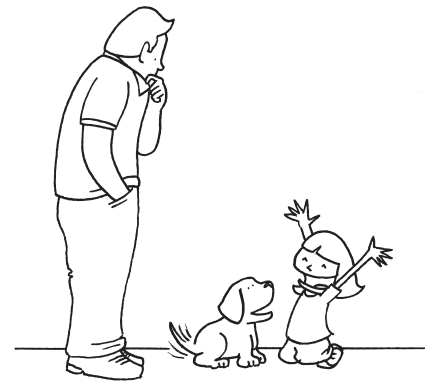
En janvier 1959, j'ai quatorze ans et à l'automne qui viendra – quand mourra Duplessis le 7 septembre à Schefferville – je vais entrer au Petit Séminaire de Rimouski où il est sous-entendu que l'on puisse faire de certains garçons des prêtres; c'est là où, dès la seconde année, en syntaxe, une classe que l'on me fera redoubler, je serai dûment qualifié de « mauvais esprit ». Je riais trop, j'avais un inséparable dont on me séparera, il y eut interdiction d'être ensemble, mais, comme nous étions des « externes », notre liberté demeurerait totale hors des murs de l'établissement, nous allions rimbaldant, *cheveux mal en ordre et semelles de vent*, dans la ville qui fut celle de l'enfant Arthur Buies. Le fleuve était notre ami le plus sûr.

Mon inséparable et moi – qui avions fait nos études primaires dans une école privée et laïque dirigée par des femmes venues de France – étions plus au fait de l'histoire de la France que de celle du Canada et ce n'est qu'en 1963 que j'allais m'intéresser à *la question du Québec*, quand j'entendrais prononcer par mon ami le nom de Pierre Bourgault. Au coin de la rue Notre-Dame et de la rue Bellavance, je nous vois encore, notre marche interrompue et lui, plus politisé que moi, qui m'explique ce que ce jeune homme de vingt-neuf ans soulève, explique, ambitionne, et nous allions vite convenir, en l'observant, en l'écoutant, que cet albinos flamboyant serait notre Saint-Just pour haranguer *le peuple francophone d'ici*, l'amener à prendre les chemins de l'émancipation et de l'indépendance, autrement dit choisir *les chemins de la liberté* (la trilogie sartrienne que nous allions lire avant d'avoir vingt ans).

Puis – à défaut de guerre d'indépendance – il y avait les chansons, Leclerc, Vigneault, ce René Lévesque de *Point de mire* et de la nationalisation de l'électricité qui, au pas de charge, quittera les libéraux réunis au Château Frontenac, ensuite se jouera la grande scène du balcon du général Vous Savez Qui, puis comme en écho le vif « Vive le Québec libre! » de Pauline Julien lancé à Niamey, les romans d'Aquin, de Marie-Claire Blais et de Jacques Poulin, les *Nègres blancs d'Amérique* et puis ma lecture enfin de *La question du Québec* de Marcel Rioux, qui était né à Amqui comme mon père et qui avait, en tant que pensionnaire, fait le Petit Séminaire de Rimouski bien avant nous, et finalement – fors la crise d'Octobre de 1970 qui allait nous exciter grandement puis nous dépressuriser violemment à l'ouverture d'une malle arrière avec cadavre – voilà que, ressaisi, puis ragaillardé par deux Saint-Jean-Baptiste massives et festives sur la montagne (« un peu plus haut, un peu plus loin »), j'allais, jeune journaliste de trente et un ans à Québec-Presse, me retrouver fier et droit dans mes bottes le 15 novembre 1976 à l'aréna Paul-Sauvé au milieu d'une foule émerveillée d'elle-même et *jamais si fière d'être québécoise...*

Et puis, et puis quoi, et puis voilà, ce fut... *le reste, un bon gouvernement*, Saint-Just mis à l'écart par le très aimé Ti-Poil à qui on passait tout, la question tarabiscotée et

son NON très clair au référendum du 20 mai 1980, puis, comme en un long finale d'*opera seria* où l'on n'en finit plus de mourir, le pitoyable tralala sans fête de *ce reste-là* qui, le temps de ma génération, aura fait d'un idéal (comme l'était le paletot du Rimbe allant *sous le ciel*) un nationalisme de plafond bas, provincial, tout de velléité et au besoin d'astuces et qui, de « trait d'union » en « beau risque », de



Georges espère que sa fille choisira le nom de son premier animal de compagnie judicieusement, car la question de sécurité qui en découlera la suivra toute sa vie.

« cage de homards » en « conditions gagnantes », jusqu'au poing à moitié levé de PKP, le brutal baron des lock-out (« ce criminel social », a dit judicieusement le regretté journaliste Gil Courtemanche), s'est usé à la corde et est devenu affaire classée, sans suite. Une belle archive rangée sur étagères... à épousseter de temps en temps comme une jeunesse d'aujourd'hui, en tout cas dix-sept jeunes d'horizons divers nés trop tard pour avoir pu voter au second référendum, celui de 1995, l'affirme sans le

regretter ni le déplorer en 2019 dans le documentaire sans visages et tout en voix hors champ de Loïc Darses au titre congruent, *La fin des terres*, où la caméra, en lents travellings presque imperceptibles, se hasarde dans des lieux vides, déserts, sentiers, quartiers, villages, chemins, rues et routes, quais à l'abandon, clairières sombres, anses et rives, passerelles et barrages, prés et ciels, rangs et pontons...

« Ah ! neveuromagne », comme disait le Survenant – *le grand-dieu-des-roues* –, un homme sans nom (personnage vigoureux et triste) venu aux rives du Richelieu d'on ne sait où et qui représenta – bien avant ce grand désenchantement romantique pour certains, ce grand désabusement politique pour d'autres – une rarissime figure de *liberté totale* dans l'imaginaire littéraire et télévisuel des Canadiens français de la première moitié du xx^e siècle, imaginaire restreint comme laine mouillée avant le grand rêve déployé d'idéal qui aura été celui de tant de Québécois de ma génération, imaginaire frileux et général d'avant celui, courageux et particulier, de ces jeunes hommes à peine plus âgés que moi qui créèrent en 1959 la revue *Liberté*, qui, elle, a toujours plus ou moins tenu le cap et le tient encore à soixante ans.

Nevermind, ou neveuromagne comme l'écrivait à sa manière Germaine Guèvremont et qu'on peut traduire par *peu importe...* ou par l'expression *peu me chaut* qui est une *déclaration d'imperturbabilité* qui vient de ce beau verbe bien oublié depuis Gide : chaloir. Un poète du xix^e siècle, en état de volupté, évoque dans ses fleurs du mal *un parfum chargé de nonchaloir...* Voilà donc où j'en suis. Je suis maintenant plongé – nous le sommes, plusieurs – dans une *nonchalance politique*, autrement dit je suis arrivé à cette façon de définir l'état d'esprit qui m'habite quant à *la question du Québec*, une façon plus juste, quant à moi, que celle que résumait Denys Arcand à chaud en 1981 avec son documentaire sur le *confort* et l'*indifférence...* Le confort, je le lui laisse, l'indifférence m'est impossible, je suis trop curieux et rieur. La nonchalance, par contre, peut avoir ses raffinements, sa grâce ; un nonchalant garde à demeure les yeux ouverts, comme les grands-ducs.

Neveuromagne... lançait aux gens du Chenal-du-Moine, dans les îles de Sorel, celui, fort et insolent, gracieux et rieur, dont on ne saura que peu à peu qu'il a travaillé *dans un chantier du Maine*, puis *en Abitibi*, qu'il serait peut-être *un descendant d'Indien*, qu'il a vécu l'animation des *grands ports*, qu'il a eu comme compagnon *un matelot nègre*, qu'il a lu *le Gargantua* de Rabelais et qu'il aimerait *revoir la France*. Ce Survenant arrivé au pays de la gibelotte en octobre 1909 et qui en repartira l'octobre suivant aussi subrepti-



— J'aurais aimé ça que tu remarques ce que j'ai de nouveau.

cement qu'il était venu, sans saluer personne... Tel un personnage (dissimulé en lui) de ces romans dits de vagabond du grand écrivain norvégien Knut Hamsun, ou de ce beau roman américain de Jack London, *The Road*, ou alors le Survenant était-il l'annonceur du personnage de Sal Paradise chez Jack Kerouac : « Mon Survenant aurait pu être un *beatnik*, lui aussi », admettait madame Guèvremont au *Petit Journal* en 1959, deux ans après la parution de *On the Road...*

En 1959 à Rimouski, adolescent, éduqué par des vieilles filles et des jeunes veuves venues du vieux pays où Rimbaud est mort, je regarde et

j'écoute fidèlement *Le Survenant* à la télévision, les épisodes d'une demi-heure sont diffusés un soir de semaine, je ne me souviens plus lequel, et durant quatre ans (de 1957 à 1960), dès que, mes devoirs faits à la table de la salle à manger, j'entends les premières notes de la « romanesca » qui lui sert de générique, l'air traditionnel anglais *Greensleeves*, je vais m'asseoir au salon avec mes parents et mes deux sœurs aînées, nous entrons ensemble chez les Beauchemin, puis chez les Provençal et les Salvail, il y a le père Didace qui va à la chasse aux canards ; on ne le sent heureux que là, dans son canot, son paresseux de fils Amable se renfroge en permanence en se berçant près du poêle, sa femme, Alphonsine, trimant dur et refusant que quiconque – surtout pas le Survenant ! – prenne sa tasse, sa *tasse de fantaisie*, et la voisine Angéline Desmarais qui, amoureuse en secret de cet homme qui ne cherchera pas même à la conquérir, m'émeut... J'étais ce Survenant fuyant et j'étais cette Angéline désirante.

Dans un monde où, sans que je le sache encore, ou si peu (tout ce que j'aurais à apprendre !), se poursuivait une guerre sans nom en Algérie, où les *barbudos* de Fidel Castro mettaient fin à la domination américaine dans l'île de Cuba, où le cœur de Boris Vian s'arrêtait de battre dans la petite salle du cinéma Marbeuf et Albert Camus allait mourir sur la route de Lourmarin, où John F. Kennedy entra à la Maison-Blanche, où Truffaut tournait *Les quatre cents coups* dans les rues de Paris et Fellini sa *Dolce vita* à Rome, où Nathalie Sarraute publiait *Le planétarium* chez Gallimard et Stockhausen créait *Kontakte* dans un studio de Cologne, loin de ces réalités et de ces modernités, de ces combats et de ces libertés, moi, je lisais mes premiers poèmes de Rimbaud (« Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines / Aux cailloux des chemins »), mes Tintin et mes Quick et Flupke venus de Belgique, la Duras de *Moderato cantabile*, J. D. Salinger et Racine (lire *Bérénice* à quatorze ans, je l'ai fait !), les *Aventures* de Verne et les *Histoires* de Poe, et j'écoutais assidûment *Le Survenant* le soir à la veillée, j'entendais le « neveuromagne » en le recevant de plus en plus comme

un cri de ralliement des êtres libres et esseulés, des solitaires intempestifs et des *mauvais esprits* exprimant un dégoût de la torpeur et de la bêtise humaine... Chaque semaine, je savais que le Survenant attendait son heure pour repartir – quitter à jamais, pour aller dans *le vaste monde*, cette société incurieuse et refermée sur elle-même.

Le Survenant de madame Guèvremont était un Québécois libre (aux États-Unis, le roman fut titré *The Outlander*), autrement dit un Canadien errant qui sans état d'âme quittait son *pays malheureux...* et dont on ne saura plus rien sinon (comme l'auteure l'insinue ou le laisse penser dans *Marie-Didace*, la suite lamartinienne du *Survenant* – *un seul être vous manque et tout est dépeuplé*) qu'il se serait enrôlé et serait devenu l'un des 67 000 morts canadiens de la grande et sale guerre de 14-18.

Pour le poète d'Orford, américain et anti-chanoine Groulx Alfred DesRochers, qui était l'ami de madame Guèvremont et qui fut celui qui, après avoir lu les contes qu'elle publiait dans la revue *Paysana* au début des années 1940, l'incita à écrire un roman, ce personnage hors norme du *Survenant* (advenu en librairie en 1945) était *la réincarnation de Louis Hémon*, ce Français qui avait quitté famille bourgeoise, religion catholique, carrière colonialiste et pays natal pour aboutir, après l'Algérie et l'Angleterre, au Québec rural du début du xx^e siècle. Louis Hémon, un lettré doublé d'un aventurier, était en effet, à sa manière, volage et éclectique, un grand-dieu-des-routes qui *surviendra* à Péribonka au cœur d'une famille paysanne dont, avant de repartir à pied vers l'Ontario et de trouver la mort entre deux rails de chemin de fer, il saura tirer la moelle d'un roman, *Maria Chapdelaine*, décrivant un univers fermé où les colons sont attachés à la terre et soumis à la religion (comme celui des Beauchemin, à ceci près que les gens de Sorel sont plus chasseurs que cultivateurs), mais un monde qui était à mille lieues ou à quelques années-lumière de ce que pouvait être le sien, au jeune Hémon, Breton d'esprit libre et de vie errante, qui lisait Verlaine, faisait du vélo et avait appris l'annamite en rêvant d'aller un jour en Extrême-Orient...

Germaine Guèvremont, comme

Proust qui les collectionnait, avait un modèle pour camper son personnage sans nom ni prénom. Ceux qui se sont penchés sur sa vie et son œuvre l'ont découvert, il s'agissait d'un journaliste du quotidien montréalais *The Gazette* du nom de Benedict W.

Loin de ces réalités et de ces modernités, de ces combats et de ces libertés, moi, je lisais mes premiers poèmes de Rimbaud.



Nyson. Elle l'avait connu à vingt ans, en 1914, s'en était amourachée, mais il lui préféra sa sœur aînée, Jeanne, qu'il épousa en 1915 avant de partir au front de la Grande Guerre. Ce bel homme, qu'elles appelaient Bill, avait étudié en Chine et il était le fils d'un ministre. Ce qui est surprenant (outre le fait que Germaine Guèvremont se trouva à jouer face à lui, dans la vie réelle, le rôle d'Angéline Desmarais qu'elle allait décrire dans le roman à venir, l'amoureuse laissée en plan), c'est que ce Bill Nyson, son beau-frère, était d'origine norvégienne et qu'il venait du pays de Knut Hamsun.

On ne peut pas savoir si madame Guèvremont, qui était une grande lectrice, avait lu l'œuvre si magnifique d'Hamsun. Elle n'a jamais évoqué son nom dans ses articles et ses entrevues. Ses écrivains préférés étaient Maupassant qu'elle admirait et la grande Colette à qui elle vouait un culte. On sait qu'en tant que secrétaire de la Société des écrivains canadiens, que présidait Victor Barbeau, elle a eu à rencontrer et à recevoir des écrivains de passage à Montréal dans

les années 1930 et 1940, entre autres Louis-Ferdinand Céline, Maurice Genevoix, Vercors l'auteur clandestin du *Silence de la mer*, et que le 14 mai 1968 elle présenta Alberto Moravia venu donner une conférence au Ritz de la rue Sherbrooke. Hamsun? Silence. Alors qu'à mon avis son « Survenant » arrivant à Sorel semble droit venir (comme on sort d'une forêt) d'un roman de l'auteur de *Mystères*, de *Sous l'étoile d'automne*, d'*Un vagabond joue en sourdine*, il est, tel Johan Nagel ou Knut Pedersen chez Hamsun, le vagabond par essence, un nomade doté au surplus d'un tempérament artistique. Le Survenant, à défaut de piano, jouait de l'harmonium certains soirs chez Angéline Desmarais, il connaissait plusieurs chansons légendaires des vieux pays, il était un rêveur, alcoolique à l'occasion, beau et insaisissable.

L'art de madame Guèvremont, c'est évidemment au roman qu'il s'est joué. Les gens de ma génération ont le souvenir nostalgique des images du téléroman des années 1950; le metteur en scène André Brassard m'a déjà dit du comédien qui l'incarnait : « Jean Coutu avait le vaste monde dans ses yeux. » Dans le souvenir, aussi, la comédienne Béatrice Picard est à jamais Angéline Desmarais, une Eugénie Grandet du pauvre qui, chez madame Guèvremont comme chez Balzac, s'enfoncé dans le rancissement d'une virginité forcée.

Brassard me disait lire le roman tous les deux ans et je viens de le relire (le simple et bel incipit : « Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. »). Je retrouve dans ce personnage secret qui vient passer un hiver dans la région de Sorel un homme intact et fier, entier, l'être le plus attachant qui soit puisque fuyant, un être qui a décidé d'être libre et qui dans sa nonchalance, son dégoût du vil et son désir du loin, nous renvoie à la notion si essentielle d'un *idéal* à préserver envers et contre tout : une liberté à soi. ●